

## Sommaire

Remerciements .....	9
Préface .....	13
1. Pickett lane .....	17
2. Nounours à l'anglaise.....	29
3. Arcachon .....	35
4. Chasse interdite .....	43
5 Tiers temps .....	53
6. Lessons of anglais .....	61
7. Irezumi Tatouage ou piercing ?.....	79
8. La blonde du quai.....	89
9. Négociation Japonaise.....	93
10. La secrétaire et le postier.....	131
11. Isabelle .....	143
12. Kiev 1998 .....	149
13. Récits proches .....	175
14. Attraction contraire .....	185
15. Volets clos.....	191
16. Tomates blues.....	207
17. Cameleon.com.....	213
18. La mariee.....	227
19. Air-France lounge .....	237
20. La passe de khaybar .....	251
21. Conjugaison.....	263



## Préface

C'est en flânant à Paris par une soirée chaude le long des quais de la Seine, qu'un bouquiniste, où j'ai mes habitudes, me proposa un recueil de Nouvelles publié quelques années auparavant, intitulé "Récits proches". Le bouquiniste, pourtant blasé, avait dévoré d'une traite l'ouvrage signé "Sellig Reuanah". Un parfait inconnu. Ce nom étrange, intrigant, m'incita à penser qu'il s'agissait d'un pseudonyme.

Il n'était pas nécessaire d'être un expert lacanien pour comprendre l'enchaînement quasi subliminal de ces syllabes. Le prénom Sellig évoquait instantanément un lien avec une pratique de la vente. En langue anglaise, *Sell* = vendre et *selling* = vendant. Quant au nom Reuanah, je perçus une connotation indienne sans doute destinée à induire en erreur un futur biographe. Là encore, Lacan vint à mon secours. Reuanah, d'évidence signifiait phonétiquement et par contraction : "renia", du verbe renier.

Ce fut un jeu d'enfant pour moi d'en déduire que derrière cet homme inconnu se cachait un vendeur international repenté. Je contactais la maison d'édition qui parut confirmer mon hypothèse tout en refusant de me communiquer le vrai nom de l'auteur, malgré mon aura dans le monde littéraire.

J'oubliai cette anecdote jusqu'au jour où je fus invité à un colloque de gauche intitulé : "Les femmes de l'après Mitterrand : vierges ou martyres ?". Je m'étais fermement

ennuyé tant mon point de vue sur le sujet est établi depuis longtemps. Je m'apprêtais à désertier le lieu après avoir bu un verre ou deux de champagne, lorsque mon regard fut attiré par un petit groupe de femmes. Une coupe à la main, elles se tenaient en cercle presque parfait et, fait surprenant, aucune ne parlait. M'approchant, j'entrevis au milieu du cercle un homme à peu près chauve. La cinquantaine mature, sa prestance eut été quelconque s'il n'avait eu dans les prunelles habitant un visage sphérique, un éclat de rire perpétuel et malicieux. L'homme paraissait complexe, à la fois fragile et habile, solide et délicat. Autour de lui, les femmes, qu'elles fussent jeunes ou plus épanouies dans l'âge, s'esclaffaient à ses saillies. Lui, coq survivant des misères du monde, se livrait à un jeu de séduction qui me parut au fond chargé de désespoir.

Tendant l'oreille, je surpris ces mots : "Vous me demandez à quoi je dédie mes jours ? Ma foi, je ne suis en quelque sorte qu'un commercial de haut vol. Mais rassurez-vous, un commercial repenté ! Car à mes heures perdues, telle la cigale, je chante, j'écris, je joue, j'aime".

— Ces mots cinglèrent ma mémoire. Sellig Reuanah ! Je fendis impoliment le cercle de femelles et me plantai devant lui :

Pardonnez mon intrusion, car je n'ai pas l'heur de vous connaître, mais je souhaiterais vérifier une... révélation que je viens d'avoir. Etes-vous bien l'écrivain de Nouvelles, Sellig Reuanah ?

— Reuanah me contempla un long moment, fronçant des sourcils poivre et sel. Une ride profonde se dessina entre ses yeux. Enfin, comme s'il mesurait au millimètre ses paroles, il dit :

Désolé, je m'appelle Gilles Hanauer. Vous devez confondre...

Un instant dépité et sous la convoitise de certaines femmes sottement sensibles à ma notoriété, je quittai les lieux.

Je ne sais toujours pas par quel extravagant cheminement de l'édition je reçus par la poste quelque temps plus tard un ouvrage intitulé : "Récits Proches, deuxième édition, mise à jour". Ce fut surtout le nom de l'auteur porté sur la jaquette qui me sauta à la figure : Gilles Hanauer ! N'était-ce pas l'homme rencontré lors de cet affreux colloque ? Je ne comprenais plus rien. Et ce ne fut pas le court billet joint au livre qui leva le mystère :

"Cher Philippe,  
Sellig Reuanah m'a cédé ses droits de plagiat.

Bien à vous.  
Gilles Hanauer "

Philippe S...  
Juillet 2001



## 1. Pickett lane

En douceur John dégagea sa minuscule Ford du garage afin d'éviter de réveiller le cottage. A moitié endormie à ses côtés, Harriet sa femme, n'avait revêtu qu'une longue veste chaude au-dessus de son pyjama. Elle n'était là que pour le déposer à la petite gare de banlieue toute proche. Les cailloux de l'allée crissèrent sous les pneus et la voiture s'engagea dans le chemin de Pickett lane.

John et Harriet possédaient le rez-de-chaussée d'une grande demeure divisée en quatre appartements. Plusieurs hectares de terre les séparaient des voisins immédiats. A une heure de train de Londres, Greenplain abritait cinq cents habitants, tous possesseurs d'une maison individuelle. Ainsi aiment vivre les Anglais : à chacun son nid.

La Ford bringuebala sur le chemin de terre et Harriet maudit ces sorties nocturnes. Il était six heures du matin et John devait attraper le premier train pour Londres afin de se rendre à une réunion du *board* de la banque où il travaillait. Vraisemblablement ces réunions avaient été programmées par un pervers. Elles se tenaient chaque lundi à huit heures précises.

Un léger brouillard recouvrait la lande et John resta quelques instants immobile au bout du chemin de Pickett lane avant d'aborder la route goudronnée. La circulation était inexistante. Mais les routes étroites et tortueuses, parcourues dans la nuit zébrée de filaments de brouillards, pouvaient se révéler dangereuses. A un demi-mile du chemin qu'il venait de quitter, John croisa les feux du camion du laitier qui, dès potron-minet, déposait sur la première marche de chaque foyer anglais une bouteille de lait pas-

teurisé. Il devait donc être six heures quinze. John s'inquiéta de son léger retard sur l'horaire, d'autant que les quelques miles à parcourir ne seraient pas plus rapides. A ses côtés, Harriet bâillait pour la trentième fois et demeurerait silencieuse. Elle acceptait tant bien que mal ces réveils intempestifs du lundi. C'était le prix à payer pour vivre loin de Londres. Harriet exerçait un mi-temps de professeur de français dans un collège des environs. Le reste de ses occupations était consacré au jardinage, à la lecture et à son hobby préféré, l'aquarelle. Les murs et couloirs du cottage étaient couverts de ses œuvres à la demande pressante de son mari, car sa propre modestie l'aurait incitée à plus de discrétion.

— Les premières bâtisses du maigre centre-ville de Greenplain appaurent dans les phares. Une cohorte de maisons mitoyennes, semblables et encastrées entre deux jardinets. Des panneaux "for sale" étaient fichés devant une maisonnette sur deux. A croire qu'une moitié des Anglais déménageaient constamment. La route s'incurva légèrement sur la droite au sommet d'une butte. A cet endroit plus élevé, le brouillard devint plus dense et John dut ralentir encore l'allure en maugréant.

— A cette vitesse, le train va me passer sous le nez !

— Ce ne sera pas la première fois, dit Harriet avec lassitude. Le suivant est une demi-heure plus tard.

— Une demi-heure trop tard, tu veux dire ! Je dois absolument être à présent à cette réunion. C'est moi qui ouvre l'ordre du jour.

John ignorait encore qu'il serait pourtant définitivement absent de cette réunion du *board*. Pour l'heure, il hésitait à accélérer et dans le même temps, se maudissait de son excessive prudence. Les Anglais ont un flegme bouillonnant.

Soudain, il aperçut au dernier moment un engin gisant en plein milieu de la chaussée. Un brutal coup de volant lui permit de l'éviter de justesse. Harriet avait également eu le temps d'entrevoir cette masse de ferraille oubliée.

— Une bicyclette ! Bon Dieu, qui a pu laisser ainsi une bicyclette au milieu de la route !

— As-tu vu quelqu'un ? s'inquiéta Harriet. S'il y a une bicyclette, il y a quelque part un cycliste.

— Je n'ai rien vu. Mais tu as hélas raison.

En poussant un immense soupir, John freina brutalement et au premier carrefour venu fit demi-tour. Une bicyclette jaune était renversée sur la route, les deux roues de chaque côté de la ligne blanche séparant la chaussée. John monta sur le large trottoir et arrêta le moteur. En descendant de la Ford, il aperçut à deux mètres, éparpillés le long du caniveau, une quinzaine d'exemplaires du journal du matin.

La bicyclette d'un livreur de journaux ! Harriet avait ouvert la portière, s'était glissée hors du véhicule et regardait la scène par-dessus le toit.

— Tu vois un corps, John ?

Il fit le tour de la Ford, s'avança sur la chaussée et se mit à traîner la bicyclette sur le trottoir.

— John ! Et s'il y a une enquête ?

— Et s'il y a un nouvel accident ! rétorqua-t-il agacé.

Il scruta la nuit autour de lui. Rien. Tout était calme. Aucun véhicule ne stationnait à proximité, aucune lumière ne brillait aux fenêtres. Le silence était total. La nappe de brouillard se dissipait peu à peu. Pas le moindre corps. Nulle trace de sang.

— Il a pu être projeté dans un jardin, non ? dit Harriet.

Il ne l'avait pas entendu s'approcher de lui. John, courbé sur la bicyclette, tentait de découvrir la trace d'un choc. Il redressa le vélo et fit quelques pas en le poussant devant lui. Il semblait être en parfait état de marche.

— John, tu vas rater ton train. Partons !

Harriet commençait à se sentir mal à l'aise. La nuit, le brouillard, le froid, le mystère de cette bicyclette abandonnée près d'une quinzaine de journaux sur une petite route desserte, tout ceci ne lui disait rien qui vaille.

— Chérie, il y a peut-être quelqu'un en danger. Et de toute manière, j'ai déjà loupé mon train ! Reste là, je vais faire le tour des maisons.

— John !

Mais elle apercevait déjà son mari se dirigeant vers les maisonnettes. Certaines étaient partiellement cachées par des arbres chétifs dont les feuillages bruissaient sous un léger vent froid. Harriet frissonna et se réfugia dans la Ford. Elle vit le blouson de cuir clair de John qui se penchait au-dessus des barrières et des murets. Il revint bientôt vers la voiture. Harriet ouvrit la vitre.

— Je ne vois rien, dit-il légèrement essoufflé.

"Le froid ? Un peu de peur ?" pensa la jeune femme en percevant l'haleine chaude et fumeuse de John.

— Viens. Remonte ! On s'en va.

— Attends encore, je vais jeter un coup d'œil de l'autre côté et on y va.

Il disparut de nouveau dans la nuit. Étrangement, aucun véhicule n'était venu troubler les lieux durant ces dix dernières minutes. L'idée que plus loin, on avait barré la route, traversa l'esprit inquiet d'Harriet. Et de là, s'immisça en elle une hypothèse : le porteur de journaux s'était fait enlever. Mais oui ! Tout collait. La bicyclette intacte, les journaux dans le caniveau, pas de corps, pas de trace de sang. Quelque chose clochait dans cette hypothèse : le mobile ! Pourquoi enlever un jeune employé, assez pauvre pour faire ce métier ? Harriet lisait trop de romans policiers.

Elle se retourna vers la vitre arrière. Son mari n'était plus visible.

Juché sur la pointe des pieds, John avait jeté un coup d'œil par-dessus les murets de trois ou quatre jardinets plongés dans la pénombre, et gagné l'angle d'un garage en planches peintes en rouge sombre. Le portail était clos. Juste au moment où il allait rebrousser chemin, son regard